Causerie

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois. . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Causerie.

Il y a bien longtemps que le mois de mai n'était plus pour nous le mois des fleurs, de la verdure renaissante et des riantes campagnes. Depuis de longues années, les derniers mois d'hiver étaient généralement beaux et d'une température à se faire une illusion complète sur l'arrivée de la belle saison ; puis, tout à coup, un retour de froid, de brouillards ou de pluies persistantes venait détruire toutes les espérances qu'une chaleur précoce avait fait naître.

Non-seulement nous n'avions plus de printemps, mais presque plus d'étés. Les vêtements légers, le pantalon, le gilet, le veston de toile blanche, bien frais et lustrés par le fer à repasser, n'étaient plus qu'un mythe ; à peine si l'on osait ôter son pardessus au 1^{er} juillet.

Cette année enfin, le printemps nous est revenu ce qu'il était autrefois, gai, verdoyant, animé d'un souffle attiédi, et tout souriant de petites fleurêtes. De très bonne heure, les primevères et les pâquerettes émaillaient les prairies de leurs touffes jaunes et blanches ; la véronique bleue, le bouton d'or et le myosotis ouvraient leurs jolies corolles au bord des sentiers.

Aujourd'hui, plus richement paré encore, le mois de mai continue cette splendide fête de la nature ; les prairies sont superbes, et des hautes graminées s'échappent de douces senteurs. Les arbres fruitiers sont de vrais bouquets ; le fruit du cerisier est déjà formé, le noyer, si délicat, n'a pas souffert, et la vigne montre déjà ses grappes ; — puissent-elles se développer heureusement jusqu'à l'automne, comme le dit Pierre Dupont dans de remarquables couplets :

Au printemps ma vigne en sa fleur,
 D'une fillette a la pâleur ;
 L'été, c'est une fiancée
 Qui fait craquer son corset vert ;
 A l'automne tout s'est ouvert ;
 C'est la vendange et la pressée ; etc.

Mais, chose curieuse, quelque belle que soit l'apparence du vignoble, vous n'avez jamais entendu un propriétaire de Lavaux ou de La Côte vous dire franchement : « Ça va bien, je suis content ! » non, jamais. L'autre jour encore, nous disions à un riche bourgeois de Rivaz :

— Quel temps superbe, et comme la vigne doit prospérer !

— Eh bien, la vigne est là.

— Nous le savons bien, qu'elle est là ; mais enfin... elle est belle, n'est-ce pas ?...

— Voilà... faut pas tant crier .. petite poussée... ça ne grappe pas.

Nous n'aurons pas seulement des raisins, mais tous les autres fruits. Les cerises, entr'autres, qui nous manquaient depuis tant d'années, déjà grosses comme des pois, tremblotent au bout des rameaux. Elles nous rappelleront cet heureux temps où, toujours abondantes, l'arbre s'inclinait sous le poids de ce fruit délicieux et semblait l'offrir au passant qui s'en régalaient sans gêne. Par-ci, par-là, seulement, un propriétaire, un gros fermier, qui vous disait avec bonté : « Mangez... mais ne cassez pas les branches ! »

Il y en avait tant !

La cerise est un fruit si agréable au goût et à l'œil, que son apparition est toujours réjouissante. Pierre Dupont ne les a pas oubliées non plus, lui qui a chanté les campagnes avec tant de vérité et de fraîcheur :

Quelle chance pour les oiseaux !
 Pour les enfants, quelles surprises !
 Les pentes vertes des coteaux
 Sont toutes rouges de cerises.

Elles étaient aussi pour quelque chose dans les plus chers souvenirs de son cœur, paraît-il, puisqu'il disait à son amie :

Te souvient-il du jour d'été
 Où nos âmes se sont éprises
 L'une de l'autre, ô ma beauté !
 Un soir, en cueillant des cerises ?

Ceci nous rappelle, en outre, un charmant épisode de la jeunesse de J.-J. Rousseau. Se promenant dans les environs d'Annecy, par une belle matinée, il rencontre par hasard deux jolies demoiselles de sa connaissance, Mlles Galley et Graffened, qui l'invitèrent à dîner avec elles à la campagne : « Après notre repas, dit-il, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Elles étaient si gracieuses, si séduisantes dans leur naïveté, que je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur ! »

Décidément les cerises ont fait un pacte avec l'amour.

L. M.